

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE (Fondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel)

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte Saint-Martin)

L'affaire de Tien-Tsin menace d'incendier le monde

Incidents graves en Extrême-Orient. Les Japonais font le blocus des concessions étrangères de Tien-Tsin, visant particulièrement la concession anglaise. Un incident insignifiant tout d'abord a déterminé ces mesures qui peuvent avoir des conséquences très graves pour la paix.

Les Japonais demandent l'extradition de la Concession anglaise de quatre Chinois accusés de l'assassinat d'un dignitaire au service du Japon. Les accusés nient. Les Anglais ont demandé un complément d'enquête avant d'accepter l'extradition. Les militaires nippons ont répondu par l'établissement du blocus sur toutes les concessions. Il apparaît clairement que l'incident n'a servi que de prétexte. Depuis longtemps le clan militaire japonais avait la volonté de jeter les blancs hors de Chine. Il est à peu près certain qu'il a agi en dehors du gouvernement, qui redoute les conséquences d'une telle action.

Il est encore trop tôt pour établir les répercussions qui pourront en découler. Le vieux impérialisme anglais est directement touché dans son prestige et dans ses intérêts. La perfide Albion, qui n'a peut-être jamais autant mérité cette appellation que depuis une dizaine d'années, semble aujourd'hui victime de ses multiples trahisons. L'étreinte d'esprit, le sectarisme de classe de Chamberlain et tous les maîtres de la City l'ont entraînée dans une impasse.

Aujourd'hui acculé, sentant la course à

l'abîme, le Foreign Office redouble d'activité pour protéger l'empire par de puissantes alliances, mais à l'exception de la France, les petits amis se font un peu tirer l'oreille. Le pacte anglo-soviétique n'est pas encore signé, et juste au moment où l'Angleterre se trouve en difficultés en Extrême-Orient ! Les Russes sentent que cette fois, les démocraties occidentales ont besoin d'eux. Staline dicte ses conditions. Pressé d'aboutir, le gouvernement britannique sera bien contraint de les accepter.

Cordell Hall a déclaré que les Etats-Unis n'interviendraient pas pour autant que l'incident de Tien-Tsin se limiterait au fait des quatre Chinois, mais au cas où il s'agirait de chasser les blancs de Chine, ils seraient aux côtés des démocraties européennes. On parle même d'une médiation de l'Amérique.

Un accord est-il encore possible ? Les événements semblent le démontrer, le Japon et l'Angleterre ne semblent nullement désirer être engagés dans un conflit qui aurait des répercussions internationales et où ni l'un ni l'autre auraient beaucoup à gagner. Toute la presse française accuse l'Allemagne et l'Italie d'être à la base des incidents. Cela est possible, il est même certain que Hitler va tenter de mettre à profit ces événements, surtout devant la lenteur des pourparlers anglo-soviétiques, Dantzig restant toujours le point de mire du Troisième Reich.

Nous pouvons donc craindre qu'avant peu nous reconnaissions une tension identique à celle de septembre. Ce qui reste d'adversaires de l'Union Sacrée ne doivent pas s'endormir. La guerre rôde. Ou la classe ouvrière sortira de sa por- peur, ou alors le pire est à craindre.

Notre souscription extraordinaire

Tirage irrévocabile de la tombola le 16 juillet

Autant qu'il nous soit possible d'en juger par les versements que nous font nos amis, le placement des reçus s'effectue de façon satisfaisante, et si quelques camarades voulent bien se hâter à nous réclamer les trois ou quatre douzaines de carnets dont nous disposons encore, c'est avec une entière confiance dans le succès complet de notre souscription que nous attendrons la date à laquelle doit se faire le tirage de la tombola.

Cette date — les derniers numéros du *Libertaire* en ont parlé — devait être celle du dimanche 2 juillet. Le tirage aurait lieu, avions-nous prévu, au cours d'une fête organisée par les Jeunesse Anarchistes, en l'one des salles de Paris. Malheureusement, deux obstacles s'opposent à la réalisation de ce projet : d'abord, la salle où aurait pu se dérouler, dans les conditions les plus favorables, la fête envisagée, n'est point libre ; ensuite, les organisateurs les plus qualifiés, pris, par ailleurs, par les nécessités de la propagande, certains concours sollicités, mais déjà retenus par d'autres Groupements, ne pouvaient y participer. Considérant, de nouveau, la question, les Camarades se sont mis d'accord sur une autre date, qui sera, cette fois, *absolument irrévocabile* : celle du dimanche 16 juillet ou du vendredi 14. Et la fête n'aura point lieu en une salle close, mais au grand air, en pleine nature, dans le décor séduisant du joli et verdoyant bois de Clamart...

Donc, tirage de la tombola, le 16 juillet, à la fête de l'U.J.P., et ce, irrévocablement. Ce dernier crédit accordé, par un concours de circonstances indépendantes de notre volonté, à tous nos amis, va indéniablement leur permettre de s'acquitter de leur tâche, de la façon dont nous les souhaitons ardemment, eux tout autant que nous. Les meilleurs placés s'empresseront de nous débarrasser de nos derniers carnets ; les moins favorisés, mais dont la bonne volonté est égale, trouveront, dans ce délai complémentaire, une possibilité suffisamment large pour liquider entièrement les reçus qui leur ont été confiés. Et tous mettront le même loulou empêtré à nous faire parvenir les fonds recueillis pour l'envoi desquels nous leur laissons jusqu'au mardi 11 juillet (si le tirage a lieu le 14) ; jusqu'au jeudi 13 (si la fête a lieu le 16), dernier délai.

SEBASTIEN FAURE.

N.B. — Nous rappelons, une fois de plus, que, pour les facilités de la comptabilité tenue à cette occasion, tous les fonds (nous ne parlons pas des reçus non placés, persuadés qu'ils le seront tous, jusqu'au dernier), tous les fonds doivent être adressés à la Librairie Sociologique, 14, rue de Marengo, à Lille, Compte Chèque postal : Lille 346.28. — S. F.

VITE, dépêchez-vous

Serons-nous contraints de passer sur quatre pages pendant la période estimée ?

Nous ne le voulons pas, notre mouvement ne peut le supporter, car notre propagande requiert, au contraire, un redoublement d'efforts et d'activité.

Mais notre caisse, elle, ne peut supporter non plus un déficit permanent.

Camarades, amis, sympathisants, il dépend de vous que ce péril soit conjuré.

Faites un effort CONSTANT pour votre « lib ». Adressez-nous vos souscriptions. Et, vite, dépêchez-vous ! Ou alors vous aurez tous une lourde responsabilité dans cette situation difficile et vous ne le voudrez pas !

LE LIBERTAIRE.

La semaine prochaine :

Notre ami

Sébastien Faure

commencera dans le *Libertaire* une série de « PETITES ÉTUDES » dont la première portera sur ce thème : « Quand on a été vraiment anarchiste, on ne peut cesser de l'être ».

Alerte en Extrême-Orient

Les événements d'Extrême-Orient occupent avec juste raison la première place de l'actualité. Ils sont, en effet, susceptibles de déterminer de graves complications internationales. Ils auraient même provoqué, en d'autres temps, une réaction brutale et immédiate de la part de la Grande-Bretagne dont les intérêts les plus considérables se trouvent menacés par le blocus de Tien-Tsin. La situation actuelle de l'Europe n'a pas permis à Londres d'engager au delà d'une protestation jusqu'à présent platonique et d'un boycott partialement inefficace des produits japonais.

Ce n'est pas à dire que l'Angleterre se débarrasse de ces affaires de Chine. Elle soutient présentement, c'est un fait, le gouvernement de Tchang-Kai-Schek contre celui que les Japonais ont installé à Pékin. Et elle n'est pas fâchée de voir que les Nippes trouvent des difficultés considérables dans leur conquête de la Chine du Sud. Mais à supposer même que la résistance des Chinois s'effondre, on pense encore à Londres que le règlement du conflit dépendra du sort de la guerre générale, ce qui d'ailleurs est une vue juste. C'est donc celle-ci qu'il importe de bien engager et de bien conduire et pour cela il faut éviter qu'une action menée sur un terrain éloigné et secondaire ne compromette l'ensemble de l'opération.

Ces conjectures n'excluent pas la possibilité de quelque incident qui pourrait se produire à l'occasion du ravitaillement des concessions anglaise et française de Tien-Tsin. Les dépêches prévoient l'éventualité où les navires anglais se verront contraints de forcer le blocus afin d'amener des vivres à la population européenne touchée par la pénurie des vivres. Il n'est même pas impossible qu'une action concertée de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis ne contraine le Japon à un repli stratégique. On note d'ailleurs que le Japon préférerait lui aussi ne pas envenimer les choses. Peut-être y craint-on plus qu'on ne dit les représailles économiques de Londres et préférerait-on s'orienter vers un compromis qui réservait l'avenir. Mais on aurait tort de croire que si une telle solution intervenait, c'en serait fini des difficultés extrême-orientales.

LASHORTES.

S. I. A.

SOCIÉTÉ DE FAUVES

Les fauves ont souvent la faim pour excuse quand ils tuent et dépeçent.

On ne fait qu'entendre les cris de personnes crucifiées. L'horreur s'étale sur le globe entier.

Et tout près de nous, voyez ce qui se passe :

ILS SONT VAINQUEURS ET ILS PERSISTENT A TUER

Ils tuaient hier, pour imposer à l'Espagne entière leurs lois politiques et économiques ; pour que l'obscurantisme et la misère ne cèdent point la place à l'instruction et au bien-être.

Maintenant, ils assassinent, là-bas, par basse vengeance et créent de la douleur comme à plaisir.

Il faut amener, d'une façon ou d'une autre, le général Franco à libérer ses prisonniers et à mettre fin à ses épouvantables exécutions.

LES REFUGIES ESPAGNOLES VEULENT VIVRE EN TRAVAIL-ANT ET EN LIBERTÉ.

Et non pas rester oisifs dans des camps, où ils souffrent de la faim et des intempéries. Où la vermine les ronge et où la maladie les déclime.

C'étaient, pour la plupart — avant leur exil — des héros magnifiques. Il ne se peut pas que la France les traite, plus longtemps, moins bien que des bêtes.

Opinion publique française, fais entendre ta voix !

Les Espagnols d'Espagne, les Espagnols de France ont besoin de ton aide. Accorde-la leur de bon cœur. Et participe déjà à notre

Grand meeting

Palais de la Mutualité,
24, rue Saint-Victor, Paris

Vendredi 30 juin, à 20 heures 30.

Y prendront la parole : Henri Jeanson, Georges Piouch, Marceau Pierv, Jean Nocher, Maurice Doutreau, Marcelle Capy, Fenner Brockway, (député anglais), Jones Anderson (secrétaire de la S.I.A. suédoise).



Mariano VASQUEZ

Mariano Vasquez a été enterré dès mardi, à La Ferté-sous-Jouarre. Il laisse une compagne dont on devine facilement le désespoir. L'Union Anarchiste, profondément ému par cette mort inattendue, lui adresse sa bien vive sympathie ainsi qu'aux amis du disparu et à l'ensemble des militants espagnols dispersés à travers le monde et qui ressentent douloureusement cette perte.

LA C.A. DE L'UNION ANARCHISTE.

OU N'ALLA PAS DON QUICHOTTE

L'HOMME DES CAVERNES
EN PLEINE CIVILISATION

Peu d'Européens savent — sans parler de beaucoup d'Espagnols qui l'ignorent également — qu'il y a une région à l'ouest de la Péninsule Ibérique, entre les provinces de Salamanque et de Cacérès, où les naturels vivent encore comme à l'âge de pierre.

Cette région forme un rectangle de quelque 20 kilomètres à peine, s'étendant parallèlement à la Sierra de Gata ; elle s'appelle : « Las Hurdes ». Elle est enclavée dans la zone montagneuse des premiers massifs de la cordillère Carpéto-Vétonica. Les provinces nommées plus haut l'entourent ; les voies de communication qui la relie à celles-ci sont primitives ce qui ne veut pourtant pas dire que cette contrée soit infranchissablement isolée du reste de la nation ; malgré cela, les êtres qui la habent vivent comme des bêtes sauvages ou peu s'en faut.

L'ensemble de ces habitants constitue une race particulière qu'on ne peut en aucun cas assimiler à celles qui peuplent actuellement l'Espagne. Leur stature est petite, ce sont presque des nains. Ils sont d'une complexion chétive, substantiellement impropre à lutter contre la nature hostile dont ils sont entourés. Leurs traits apparaissent vieillis prématûrement, on dirait des enfants changés subitement en vieillards avant d'avoir pu atteindre leur développement complet. C'est à peine si quelques rares poils de barbe ornent leur menton. Leur teint est extrêmement brun, comme terreaux, se rapprochant de celui d'une race orientale plutôt qu'européenne.

Sans crainte de se tromper, on peut affirmer qu'il ne s'agit pourtant pas là d'une race distincte de celles qui, au cours des siècles, envahirent le Péninsule. Le fait de leur dissemblance ethnique ne peut être attribué qu'à un phénomène courant de dégénérescence causée par la misère du milieu. Cette peuplade, loin de se développer normalement, a rétrogradé.

Le plus curieux du problème consiste à se demander comment ces êtres ont pu et peuvent, encore rester dans l'état où ils se trouvent. S'il s'agissait d'une île inconnue du Pacifique, découverte seulement de nos jours, le cas s'expliquerait de lui-même. Mais « Las Hurdes » est une région qu'aucune cause géographique n'a isolée, et n'isole du reste du pays. Au contraire la fréquentation entre ses habitants et leurs con-nationaux est continue et régulière. A une très petite distance de la

frontière idéale de cette zone quaternaire, s'élève une ville prospère et civilisée appelée Plasencia, célébrée par son importance au cours de la domination romaine et pleine de monuments archéologiques de l'époque. Dans cette cité se tient chaque semaine un grand marché des différents points de la riche région d'Estremadure. En cette occasion descend de leurs montagnes un grand nombre de Hurdanais et de Hurdanais, qui maraudent tout au long du jour à travers la ville. Ils viennent de la sierra pour demander l'aumône et plus spécialement, du pain. Le pain venu ils se retirent dans leur bourgade montagnarde dans l'attente du prochain jour de marché qui leur permettra de retourner à la cité aux mêmes fins.

A quoi peut-on donc attribuer alors, cet état stationnaire du progrès, d'une race qui vit en plein pays civilisé ? C'est encore aujourd'hui un mystère. On a pourtant formulé diverses hypothèses.

Certains croient que ces hommes s'habituent à la paresse des peuplades sauvages (leurs terres restent incultes) à cause des extinctions d'or qui se pratiquent dans le même d'un petit río qui parcourt cette région. Finie cette source de richesses qui leur permettait de vivre, ils se trouvent ignorants de tous les métiers, inclus ceux de l'agriculture et où l'élevage, pour n'avoir pas eu jusqu'au besoin de les pratiquer. Paresseux comme toutes les races sauvages, ils préfèrent le galvaudage et la mendicité au travail de la terre, rude et aride en ces parages.

D'autres affirment que cette zone est restée inexploitable et que le contact de ses habitants avec les régions voisines fut presque toujours furtif de la part des « Hurdanais » que leur mentalité rétrograde faisait regarder comme des ennemis par les hommes des pays environnants.

La réalité est que quiconque constate la misère mentale et physique de cette pauvre race, à l'heure présente et depuis des années déjà, voit le problème sans solution à cause de la négligence de l'Etat.

Le contact que les différents gouvernements sur eu avec ce soin du territoire espagnol, peut se comparer à celui qu'entrent avec la Sibérie, les tsars de Russie. Sous la monarchie « Las Hurdes » furent un lieu d'exil pour les délinquants politiques ; l'auteur de ces lignes y fut déporté en son temps à cause de quelques articles de presse en 1921. Au cours des trois mois de cet involontaire séjour, je pus examiner de près le problème de « Las Hurdes ».

Il ne s'agirait que d'entreprendre « temporairement » une colonisation du territoire, jusqu'à ce que les ruraux apprennent à cultiver leurs terres et à exercer eux-mêmes tous les métiers qu'ils ignorent et qu'ils apprécieraient facilement car ils en ont un constant besoin. Les gouvernements ont commencé, eux, la besogne toujours à l'envers ; c'est-à-dire qu'ils ont envoyé là-bas une bureaucratie et des gardes civils... comme si les faiseurs professionnels pouvaient de quelque manière être d'une utilité quelconque sur une terre qui ne demande en somme que du travail et une activité directe !

Durant tout le temps de mon exil ces vases solitudes eurent « l'honneur » de la visite de l'évêque de Covia. De cette promenade, tout comme de celles qui eurent lieu de temps en temps de la part d'autres personnes, dont Alphonse XIII, résulte ce qui ordinairement arrive : une vague enquête ! J'ai conservé de mes observations personnelles deux impressions qui me paraissent primordiales curieuses et dignes d'être évoquées ici. L'une d'elle est le langage particulier que parlent ces ruraux habitants. Quoiqu'ils s'expriment en castillan, cette langue acquiert en eux une forme toute originale, en ce qui touche la prononciation très spéciale mais surtout par l'ancienneté des mots. Les verbes totalement disparus et les locutions hors d'usage sont précisément ceux qui constituent leur idiome. L'émission du son est guttulaire et aiguë avec des inflexions douces et une grande tendance aux diminutifs calins.

Le lieu de ma résidence fut ce que nous pourrions considérer, politiquement et géographiquement parlant, comme la capitale de cette région abrupte ; un groupe de petites huttes de torchis qui a pour nom « Casar de Palomeras ». Dans ce hameau vit un « Alcalde » auquel je fus remis par le couple de carabiniers qui m'avait escorté jusqu'à là. Cet « Alcalde » était un « Hurdanais ». Un homme en miniature. Son autorité, en supposant qu'il en eût une, dépendait surtout de la soumission volontaire de ses administrés, lesquels ignorent complètement l'exécution des devoirs « civils ».

La seconde impression, particulièrement gravée dans ma mémoire, fut celle que produisit sur moi ce que dans le pays on appelle le « boulanger ».

Le « boulanger » est un homme qui, professionnellement, consacre ses activités à la mendicité dans les villes et villages de la périphérie de las Hurdes. Tous les huit ou dix jours il arrive à Casar de Palomeras, portant, enfouis à une longue ficelle, un nombre incalculable de croûtes de pain, recueillies tout au long de ses excursions vagabondes. Il échange ces quignons contre d'autres choses ou articles. C'est là la manière employée par les habitants de la région pour se nourrir.

Faut-il partir en guerre parce que des costumes ne sont pas jugés suffisamment authentiques ; parce que telle actrice accouturée d'un costume breton, ou auvergnat, aura donné le biberon à un goré !

Tant pis pour les populations qui acceptent encore le jeu d'une poignée de fanatiques (certains autonomistes manifestent même l'intention de jeter les cinéastes à la mer). C'est là un triste signe de décadence.

Quels que soient les résultats des prises de vues de « Bécassine », qu'il en sorte un chef-d'œuvre ou un navel, la manifestation d'un costume breton, ou auvergnat, aura donné le biberon à un goré !

RENE MARTIN.

Abonnements au "Libertaire"

FRANCE ETTRANGER

26 N°s	14 fr.	26 N°s	18 fr.
52 N°s	28 fr.	52 N°s	38 fr.

Chèque postal : Scheck André, Paris 487-78, r. de Bondy, 9, Botzaris, 38-27

de pain « frais ». Ils ignorent la façon de le fabriquer. D'autre part, même la connaissent, où trouveraient-ils du blé pour en faire ?

Chaque nouvelle arrivée du « boulanger » sur la place de Casar donne lieu à un petit marché auquel assistent curieusement la majorité des habitants de « Las Hurdes ».

Le système d'habitation de ces malheureux est en général la caverne primitive creusée dans les entrailles de la sierra. Ils ignorent la valeur et l'usage de la monnaie, se vêtent de peaux de bêtes et de haillons.

La République, qui aurait pu s'honorer en résolvant ce problème de dignité humaine, ne fit, tout comme ses prédecesseurs, absolument rien pour ces malheureux ; elle suivit en cela la tradition de la monarchie, utilisant comme leur pays comme zone de relégation pour les condamnés politiques, qu'elle préféra pourtant envoyer souvent à la colonie du Rio de Oro. Le dernier condamné politique qui habita les Hurdes en période républicaine fut le docteur Albiñana chef fasciste qui devait être exécuté au cours de la révolution à Madrid.

Durant la période de guerre, les Hurdes se trouvèrent dès le premier jour placées sous la juridiction des rebelles. Franco non seulement ne résolut pas ce problème qui marqua d'une tache honteuse la civilisation contemporaine, mais encore, d'accord pour cela avec ceux de : « A bas l'intelligence ! », ils prétrendaient assimiler le reste des Espagnols à ce type spécial et infâmant de las Hurdes, l'unique sur lequel il puisse fonder, avec tant soit peu d'assurance, l'empire où la mort qu'il est en train d'édifier aujourd'hui. Il est vrai qu'à la distance d'un coup de canon de ce misérable pays se trouve le fameux monastère de Yuste, dernière demeure de Charles-Quint, dont il essaya d'imiter la mégalo-manie nationale, pour instituer la nouvelle Espagne impériale par la grâce d'« Allemagne et de l'Italie et pour la plus grande profit de celles-ci.

LE CURIEUX IMPERTINENT

Note : Il existe une curieuse monographie sur « Las Hurdes » ; comme l'auteur de cet article ne peut faire entrer dans le cadre restreint d'un article journalistique tous les détails et renseignements contenus dans cet ouvrage, il prie les personnes et organisations qui désiraient les connaître de s'adresser à lui à la rédaction de ce journal.

LA DICTATURE
S'AFFIRME ET S'AVOUÉ

Au cours d'un débat à la Chambre, où le député Montalembert, père-lapin propagandiste, s'indigne contre « S.I.A. », M. Marchandieu, ministre de la justice déclare avoir donné des ordres aux parquets pour qu'ils frappent vite et fort (sic) et avoir transmis à ses services, annoté de sa main, un article jugé par lui néfaste à la propagande républicaine.

Consequence de ces mesures préfascistes, notre ami Aurèle Patorni a été convoqué chez le juge d'instruction pour un article : « Vers le lapinisme obligatoire » qu'il avait publié dans « S.I.A. » sous la signature de Jean Cargès.

Parisian éclairé du néomalthusianisme, Aurèle Patorni qui, dans un de ses romans, « Les fécondations criminelles » avait montré les dangers sociaux que crée la reproduction inconsciente d'êtres tarés, défendait à nouveau dans son article de « S.I.A. » le principe de la libre-conception.

L'obscurantisme et la sottise de l'équipe Boverat-Daladier et consorts est impénitent à la discussion scientifique et le traduit devant les tribunaux, au nom de la loi de 1920, œuvre de l'infâme Poincaré, ce nataliste qui, félicitons-nous, est lui-même sans descendance.

Sur un autre terrain, la justice de notre beau pays s'est exercée contre Sanchez, Juan, un camarade espagnol qui, après la défaite de la Catalogne s'était réfugié en France avec un livret militaire français ayant appartenu à un volontaire tué en Espagne. Cet antifasciste a été condamné à dix-huit mois de prison et 100 francs d'amende.

Notre camarade Fonfraid, secrétaire de l'Union locale de la C.G.T.S.R. de Clermont-Ferrand qui, croyant en toute bonne foi à la nationalité française de Sanchez, a commis le crime de solder de ses deniers, la note de restaurant de ce réfugié après son arrestation a été pour ce fait, en vertu du décret du 2 mai 1938, condamné à deux mois de prison, et 100 francs d'amende.

Ainsi, la dictature s'implante de plus en plus.

Aux travailleurs de s'unir pour une réponse !

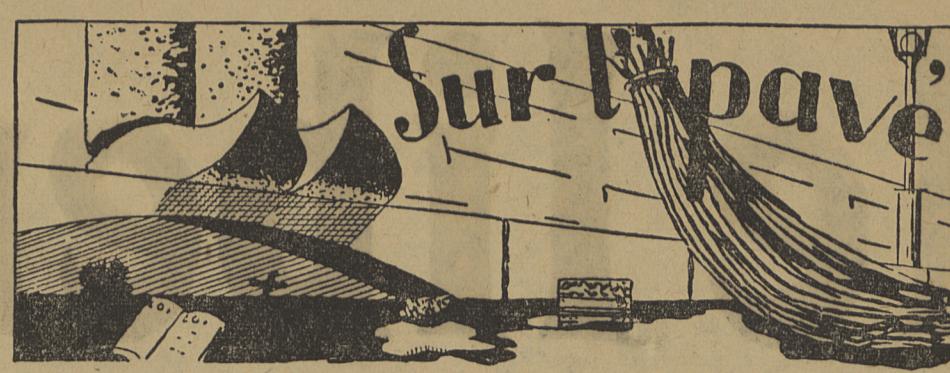
LA RÉVOLUTION DE 89

Nous préparons un numéro spécial double de 48 pages largement illustré sur la « Révolution de 89 ».

Nous demandons à nos amis, à nos lecteurs, aux organisations de le diffuser, car ce numéro ne fera double emploi avec aucun des numéros consacrés à la Révolution Française ou qui lui seront consacrés.

Nous ne pouvons, pour des raisons de boycott possible, donner le sommaire complet de ce numéro auquel nos camarades Chauvet et Poulaillé travaillent depuis plusieurs mois.

Mentionnons seulement qu'on y trouvera de nombreux documents quasi inconnus, au moins inconnus du public, des extraits des journaux

DEFENSE PASSIVE
BOURRAGE ACTIF

Par la parole, par l'écrit, par l'image, par les spectacles, propagande ! Propagande ! Pour la « der des der », l'amour du galon et le moral bétonné. Les jeunes éphèbes boutonneux, à calot ou à bretet, cravates et ceinture de rubans reçoivent le baptême des anciens ou le drapeau des mains de vieilles badernes, pour mieux solliciter la livrée militaire. Daladier inaugure une nouvelle statue et sa voix fatiguée de vieux cabot, semblable à celle d'un traître de mélo-drame, vante avec des trémolos les méfaits de Joffre. Partout, les troupes paradent et, chaque jour, d'innombrables photos vantant aux badoads les beaux d'œuvre de la défense passive : c'est Dala circulant entre les sacs de sable, l'air sombre et napoléonien, suivis d'un larbin à feuilles de chêne et de reporters à gilet rayé, c'est le même vu de profil s'affichant comme réclame devant le stand d'un fabricant de conducteurs incombustibles. On voit aussi une espèce de pain de sucre en béton, four crématoire particulier dans lequel s'exibent deux périlleux qui ne sont même pas jolies. Ailleurs, deux gosses s'exercent au manège d'une mitrailleuse contre avion sous l'œil d'un troufion sans enthousiasme. Ah ! que ne leur montre-t-on, dans leurs belles mécaniques d'acier, les corps recroquevillés des gens du *Squidus*, du *Thétis* et du *Phénix* ? Mais là, pour la propagande, c'est moins croquignolet !

LES BRAVES GENS...



Ces jours-ci, la Sûreté a arrêté son « ennemi public n° 1 ». Pour mettre la main sur Mela et ses deux copains, on avait mobilisé ce qu'il y avait de mieux comme filoillie et comme matériel : des nuées d'inspecteurs et des pelotons de gendarmes armés jusqu'aux dents, de revolvers, de mousquetons et de grenades lacrymogènes et protégés par des boucliers et des cuirasses spéciales made in U.S.A. Eh bien, ce n'était pas encore assez pour nos braves bourrages, ils se sont emparé à sa sortie de la maison du « Père Jean » qui hébergeait Mela et ont voulu s'en faire un bouclier vivant. Un corps humain, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour stopper les balles. Cependant, ce haut fait n'était point en accord avec le ton dithyrambique sur lequel la capture était célébrée, c'est pourquoi le petit paragraphe qui le relate dans la première édition du journal avait disparu des suivantes. Quelque mauvais esprit pouvait trouver le geste inélégant, et il faut que, de temps en temps, la police risque d'être héroïque pour gagner sa vie, les passages à tabac ne suffisent pas.

♦♦♦

...ET LES HONNÈTES GENS



Pendant qu'on protégeait ainsi la société, celle-ci se vengeait à Versailles, Weidmann « lui payait sa dette ». Une bande d'infâmes sadiques riait, criait, pleurait, bafouait à la porte de la prison. Les journalistes eux-mêmes qui voient pas mal de saloperies ont été écoeurés au spectacle de cette bande de châcals aboyant autour d'un cadavre.

Ils sont beaux les honnêtes gens avec leur sale petite conscience bien tranquille. Ils jouissent quand Desfourneaux et ses aides empêtrant leur poie : l'un lui tirant les cheveux, l'autre lui tordant les bras et lui faisant un croc-en-jambe, c'est du beau sport ! Ce sont les mêmes qui jubilent quand les flics se cachent des balles derrière un vieux, ah ! les sinistres voyous qui se dissimulent derrière la robe rouge pour faire leurs petites salétois ; flagore de tous les criminels puissants, ils ne peuvent se débarrasser des fauves qu'ils ont créés sans les torturer à en râler de plaisir.

Monsieur Dubalai.

Séance de clôture
à l'U. J. P.

Jeudi dernier l'U. J. P. donnait sa dernière causerie de l'année. A l'ouverture de la séance, Ringues rappelait l'œuvre déjà accomplie par l'U. J. P. et se réjouissait de voir que, malgré l'époque tardive et la chaleur, la Salle des Jeunesse laiques était remplie par nos camarades et nos amis. Il passait bientôt la parole au conférencier qui étudiait devant nous, avec minutie le déroulement des faits du début de 88 au 14 juillet 1789.

Chauvet montre, à l'aide de nombreux documents recueillis au cours de son étude des archives, le développement de l'insurrection populaire et des révoltes paysannes et provinciales contre les affameurs et les traîfleurs de îles, puis émeutes paysannes contre les accapteurs et les ex-ploteurs patronaux (déjà !), enfin l'explosion de la colère prolétarienne permettant au peuple de se rendre maître de Paris malgré les entraves apportées à son action par la mauvaise volonté et même l'opposition de la municipalité parisienne, des électeurs et des députés.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur les détails de cette conférence, je me bornerai à rappeler qu'elle paraîtra « in-extenso » dans « Jean-Jacques » et qu'il est loisible à tous de la trouver dans cette revue ou elle accompagnera d'autres études de Chauvet.

Cette première partie, fort applaudie, fut suivie selon la tradition établie à l'U. J. P. par une libre discussion entre les auditeurs et l'orateur. Ce fut l'occasion pour celui-ci de lire encore de nombreux documents intéressants et de nous faire profiter du travail de préparation à l'ouvrage qu'il a écrit sur la Révolution. De nombreux amis posèrent des questions sur le sujet traité, élargissant parfois la question, en tirant des enseignements et les comparaisons avec d'autres époques. Ce fut l'occasion pour certains camarades fort documentés eux-mêmes sur la Révolution de 89 de nous faire part de leurs thèses. Poulaillé qui accompagnait Chauvet à la tribune prit, lui aussi une part active à la discussion.

Ringues clôture la

LA BOITE
AUX BOUQUINS

Dans "notre" Empire... NOTRE TUNISIE

par Andrée VIOILLIS

LE CHANCRE DU NIGER

par Pierre HERBART

Que de chemin parcouru par Mme Andrée Vioillis depuis le temps où cette femme au grand cœur marquait au fer rouge les bourreaux du peuple tunisien et publiait son admirable et violent réquisitoire : *Indochine, S.O.S.!* Dans le reportage qu'elle fait paraître aujourd'hui aux éditions Gallimard, on découvre sans plaisir le changement qui s'est opéré en elle depuis trois ou quatre ans. Ce nouveau livre est, si l'on peut dire, très « Front populaire » et « défense impériale ». Sans doute, la grande journaliste dénonce-t-elle les abus commis en terre tunisienne par les colons français et les gens de la Résidence, mais avec quelle timidité, quel souci de ne point déplaire au gouvernement et ménager les responsables. Quand elle évoque le drame du 9 avril, ou cent Tunisiens furent blessés, c'est pour blâmer le courageux militaire Habib Bourguiba, chef du Néo-Destour, qui, « par son impatience, ses attaques exagérées ou injustifiées, ses inutiles et dangereuses violences », a compromis la collaboration franco-tunisienne et a fait reculer sa cause, éloigné son but ! Ce qu'elle ne dit pas, c'est que la fusillade du 9 avril était la sixième depuis deux ans qu'essaient les indigènes ; que, dans cette affaire, le service d'ordre avait manqué de sang-froid et tiré sur des manifestants inoffensifs. Aux néo-destourniers qui refusent de venir lécher la main de leurs maîtres, qui narguent la C.G.T. et lui succèdent des organisations rivales, qui n'ont pas voulu adhérer au Rassemblement populaire, elle oppose les bons syndicalistes de l'ami Bouzquet, qui obéissent « au doigt et à l'œil », paient régulièrement leur cotisation et ne participent à aucune grève, à aucune manifestation politique. Avec quelle dextérité elle étude le principal sujet de mécontentement des indigènes : la misère. Un ami l'avait pourtant prévenue, à son arrivée : « Rappelez-vous, lui disait-il, que plus d'un million d'entre les Tunisiens ne mangent pas à leur faim, plus de la moitié de la population. » Elle ne s'en est guère souvenue dans son enquête. A l'en croire, les griefs porteraient sur

tout sur le recrutement des fonctionnaires et les avantages que l'on accorde à ceux venant de France, sur le manque d'égards que l'on a pour les Tunisiens lettrés et certaines préséances, que l'on ne respecterait pas. Sans méconnaître l'importance de ces questions, j'imagine qu'elles ne sont pas primordiales et que le mal dont souffre la Tunisie est bien plus grave et bien plus profond, j'espérais que Mme Andrée Vioillis l'aurait décrit, et je m'aperçois que, malheureusement, il ne faut point compter sur elle si l'on veut apprendre de quoi il retourne dans cette partie de « notre » empire.

* *

Il ne s'agit pas d'émouvoir, mais de prouver, déclare André Gide, qui a préfacé l'excellent travail de M. Pierre Herbart sur le scandale de l'Office du Niger, qu'administre le tout-puissant M. Béline. Et c'est bien mon avis, car les victoires acquises sur la raison sont préférables à celles acquises sur le cœur. Aussi faut-il approuver l'auteur du *Chancre du Niger* (éditions de la N.R.F.), d'étudier sans passion ce nouveau « Panama » et d'exposer les motifs économiques, démographiques, ethnologiques, plutôt que les raisons sentimentales qui nous font condamner l'entreprise du mirabolant ingénieur.

Mais de quoi s'agit-il ? Le public, en général, ignore cette affaire. Tout au plus soupçonne-t-il quelque gigantesque escroquerie. Résumons donc brièvement ce qui se passe. L'Office d'établir sur les rives du fleuve des terres à face du Niger, constitué en 1932, se propose coton et des rizières. Deux barrages ont déjà été construits. Des centaines de millions ont été dépensés. Et le résultat s'avère lamentable. Les eaux du Niger n'ont pas la vertu fertilisante de celles du Nil. Il est impossible de recruter la main-d'œuvre nécessaire. Au mépris de toute justice, on a transporté de force dans ces régions des nègres du Soudan. On n'a pas réussi à les y accoutumer. Malgré cet échec, l'Office du Niger dispose toujours d'un budget considérable ; il engage de nouvelles dépenses, et les appuis dont il dispose lui permettent de briser toute tentative de résistance du gouverneur général de l'A.O.F. C'est ainsi que M. Mandel vient de déplacer M. de Coppet, qui avait osé protester contre le fameux Office. Et voilà que l'on découvre les véritables intentions des amis de M. Béline. L'on commence déjà à mener campagne pour le Transsaharien, qui permettrait d'écouler vers les ports méditerranéens les maigres récoltes nigériennes et donnerait à M. de Wendel et au Comité des Forges l'occasion de vendre trois ou quatre mille kilomètres de voie ferrée. Voilà le pot-àux-roses que dévoile si bien M. Herbart.

JEAN REMY.

LE MONDE A L'ENVERS

publié avec des études de :
DUBOIN, ELBEL, DELAISI, ROTAND, DR TOULOUSE, GROUPE DY, NAMO, une

Vaste enquête sur la Paix

Le numéro illustré : 5 fr. Dans les kiosques et 22, avenue du Château, Vincennes.

Argenteuil

Pour que vive le "Libertaire"

SOMMES REQUES DU 1 AU 15 JUIN 1939

Marti, Beaumont, 10 fr.; Ménardeau, 10 fr.; Jules Mélina, 5 fr.; Groupe de Lyon-Ville, 50 fr.; A. Gilbert Xv, 10 fr.; C. Flet, 2 fr.; Delignat, 10 fr.; Ribeyron, 10 fr.; François 5 fr.; Marchenoir, 10 fr.; Bormin, 5 fr.; Marinette, 5 francs. Moinet, Le Mans, 6 fr.; Nicot, 20 fr.; Wullens, Creil, 2 fr.; Dugne R., 2 fr.; Un anonyme des vieux syndiqués des Métaux, 50 fr.; Un Marsellaïs à Aimargues, 5 fr.; Un Aimarguais à Marsellaïs, 5 fr.; Ander, 10 fr.; Gravignard, 6 fr.; Mauget, 5 fr.; Brunel, 14 francs; Guy Millot, 5 fr.; Tréguer J., 5 fr.; Lamière, 12 fr.; Ribière, Agen, 20 fr.; Maury, 2 francs; Bernard, 1 fr.; Lagrange, 1 fr., 50 fr.; La

SOUSSCRIVEZ, FAITES SOUSCRIRE
POUR « LE LIBERTAIRE »

Courneuve, 5 fr.; Julia Bertrand, 10 fr.; Tachini, 4 fr.; Grévin, Amiens, 30 fr.; Bonnaire, 22 fr.; Boulongne, listes 129-130-166, 42 fr.; Guénabault, 1 fr.; Liste François, 20 fr.; Germaine, versé par Marthia, 10 fr.; Martha, 10 fr.; Emile, 15 fr.; Letort, 2 fr.; Marcel Auger, 10 fr.; Prat, 5 fr.; La Barrasse, 5 fr.

Arthur, 10 fr.; Chambard, 8 fr., 50 fr.; Loyot, Reims, 4 fr.; Talanzone, 3 fr.; Lourman, 5 fr.; Cramois, 12 fr.; Hert, 20 fr.; Masson, 20 fr.; Petit, 2 fr.

Alquier, 12 fr.; Baldarelli, 10 fr.; Capactis, 10 francs; Villière, 12 fr.; Dégulie, 2 fr.; Ségrès, 6 fr.; Duménil, 16 fr., 90 fr.; Davico, 1 fr.; Lortholat, 84 fr.; François, 20 fr.; Arthur, 10 fr.; Groupe du 3^e, 6 fr.; Champenois, 5 fr.; Bobin, 2 francs.

Total de cette liste : 785 francs.

REUNIONS ET CONFÉRENCE DE LA SEMAINE

Rueil JEUDI 22

A 21 heures, rue Paul-Louis-Courrier
LE COMMUNISME LIBERTAIRE
Orateurs : Frémont, Barzangette.

Argenteuil SAMEDI 24

A 21 h. 42, rue Paradis.
LE COMMUNISME LIBERTAIRE
Orateur : Frémont.

Petite Correspondance

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

♦ Le camarade de Saint-Ouen, qui désirait acquérir les « Tablettes d'un Lézard » de Paul Paillette, peut passer au « Lib. ». Tait une édition (extraits) à sa disposition. — Scheck.

♦ Bon cyclotouriste d'occasion à vendre 375 francs. S'adresser au « Libertaire ».

Va-t-on réaliser l'unanimité dans la trahison ?

Le scorbut, ici, commence à faire des ravages. Des cas de folie subite sont chaque jour enregistrés. Nous sommes tous couverts de poux et de vermines de toute sorte. Nous avons besoin de médicaments, de vêtements, d'accessoires d'hygiène élémentaires dont nous sommes totalement dépourvus.

Jusqu'à quand cette vie infernale va-t-elle durer ? Deux de mes bons camarades blessés sur le front d'Aragon sont morts, la semaine dernière, à mes côtés. Il n'est pas étonnant que beaucoup deviennent fous. C'est absolument intenable.

Pourquoi les ouvriers français ne font-ils rien pour nous ? Qu'avons-nous fait ? Nous avons combattu pour la liberté. Voilà notre crime.

La lettre dont ce passage a été extrait nous a été envoyée par un ancien milicien, actuellement détenue au camp de Gurs.

Elle traduit le lamentable état physique et moral dans lequel se trouvent les antifascistes espagnols et internationaux, qu'ils soient à Gurs, à Saint-Cyprien, à Argelès, à Bram ou ailleurs.

Le Bureau confédéral, les secrétaires de Fédérations et de Syndicats, les militants syndicalistes connus, ne reçoivent donc aucune lettre de ce genre ?

Ignorant-ils donc ce qui se passe dans les camps ?

Ou pensent-ils plus simplement qu'il est plus habile et plus « politique » de laisser crever les « héros de la liberté » plutôt que de risquer de réveiller le sens de classe, l'esprit révolutionnaire dans le prolétariat français, en créant, pour eux, une agitation ?

Il est sans doute préférable aux yeux des syndicalistes-révolutionnaires de laisser renvoyer les femmes et les enfants en Espagne franquiste.

Alors, à la C.G.T., tout le monde est d'accord là-dessus.

Tout le monde pense qu'il faut sacrifier les antifascistes, les femmes, les gosses, les blessés pour maintenir l'union sacrée en vue de la prochaine guerre, elle aussi sacrée et antifasciste.

Il n'est pas difficile d'écrire un journal pour dénoncer la colonisation et la fausse unité de Toulouse.

Il est plus difficile de briser l'unité dans la trahison.

RINCEAS.

le libertaire syndicaliste

La première question — pour le peuple — c'est celle de son émancipation économique qui engendre nécessairement aussi et en même temps, son émancipation politique, et bientôt après son émancipation intellectuelle et morale.

BAKOUNINE

IL FAUT RENFORCER L'ESPRIT DE CLASSE CHEZ TOUS LES TRAVAILLEURS

On a coutume de dire qu'après la banqueroute plus ou moins frauduleuse du « Front populaire », la marche en avant de la classe ouvrière a été stoppée et que celle-ci est plus exploitée qu'avant 1936. Ce n'est pas entièrement juste : il y a eu, parmi le prolétariat, des bénéficiaires du Front populaire et certains autres en sont maintenant les victimes.

Lors du triomphe électoral de 36 que les ouvriers avaient transformé en victoire de classe par l'occupation des usines et qu'ils semblaient devoir transformer en action révolutionnaire, le capital, le patronat, les banques étaient peur. Grâce à ses alliés, plus ou moins conscients du parlementarisme, la puissance capitaliste transigea et céda un peu pour sauver beaucoup. Les travailleurs héritèrent de leur victoire, mal dirigés, trompés, acceptèrent et lâchèrent la proie pour l'ombre. Il y eut une amélioration tangible dans les conditions de vie : les gains furent relevés à un niveau plus proche des besoins et beaucoup d'ouvriers purent vivre en petits bourgeois. En fait, la vague émancipatrice accouchait d'une souris, car si politiquement le prolétariat semblait enregistrer une victoire, l'économie capitaliste subsistait, aussi forte.

Convenablement endormis par les dirigeants des grandes parties dits « prolétariens » avec qui les pontifes syndicaux faisaient cause commune, les travailleurs rongèrent sans se soucier du reste l'os qu'en leur avait jeté en pâture. Pendant ce temps, le patronat se ressaisissait et allait manœuvrer pour reprendre le terrain perdu avec ceux qui trahissaient déjà le fameux 25 juillet. Il exaltait et cultivait un antifascisme à sens unique, le transformait en nationalisme, en impérialisme, et tout était prêt pour asservir plus directement la classe ouvrière.

S'il faut, ici, dénoncer la trahison des chefs politiques et de certains dirigeants syndicaux qui, collaborant avec le gouvernement, collaborent du même coup avec le patronat, il faut blâmer les tempiseurs qui, de déféctions en déféctions, amènèrent les travailleurs à cette grève mal préparée, à double but, du 30 novembre, et dont l'incohérence et la faillite allèrent jeter le prolétariat dans un état voisin du néant, les syndicalistes eux-mêmes ont eu une action néfaste. Il ne faut pas oublier cela et il faut laisser à beaucoup de camarades de la base la responsabilité qui leur revient.

Le patronat a attaqué par petits coups, par catégorie, sapant les avantages des uns, laissant

ceux des autres et les syndicats puissants contre lesquels il y avait moins d'action possible ont été ménagés. Ceux-ci ont laissé les plus faibles se faire reprendre une à toutes leurs conquêtes. Les tarifs de consommation se sont élevés et ils n'ont rien dit parce qu'ils faisaient des heures supplémentaires, ils n'ont pas concurrencé les affameurs, par l'action de leurs coopératives, au contraire ils ont lancé sur le marché leur pouvoir d'achat gonflé sans se soucier de ceux que la course au beefsteak ésoiffait. Les propriétaires ont relevé les tarifs de location, les sociétés immobilières se sont transformées en trusts, et l'action des « associations de locataires » a été nulle ou presque. Partout les ouvriers privilégiés ont laissé par le mauvais emploi de leurs salaires augmentés l'ancienne économie reprendre ses positions perdues sur des indices différents.

La cause de ces abandons ne doit pas être cherchée seulement dans les combinaisons des dirigeants, mais dans l'égoïsme, dans l'esprit d'aristocratie d'une partie de la classe ouvrière. On fait 60 ou 63 heures de travail par semaine, qui importe, on touche 900 à 1.000 francs, alors, on en redemande ! Le travail est moins libre, abrutissant, il est destructeur, c'est pour la défense nationale, qu'importe, on fait des heures supplémentaires qui rapportent, alors, on en redemande ! Des gars crevants de faim, d'autres sont mobilisés, les chômeurs sont parqués à tous les diables, soi-même on s'esquinte au boulot, qu'importe on pourra s'acheter des titres de rentes, on pourra jouer en Bourse, alors on en redemande encore et toujours ! Un pernod pour Arthur et des avions pour la France, voilà les slogans qui couvrent nos murs.

Attention ! c'est là qu'est le danger, bien plus que dans la trahison des chefs, car tout en voulant sauver les apparences, sans s'en rendre compte, sans le poulain, j'en suis sûr, certains travailleurs se désolidarisent du reste de la classe ouvrière. Ils changent de camp et s'ils n'attaquent pas encore ceux qui restent à lutter contre les oppresseurs, eux-mêmes ne se battent plus, ils acceptent et transigent. A quoi aboutiront-ils ? A faire de leurs gosses des « gens bien », à devenir eux-mêmes des bourgeois ? Allons, ce n'est tout de même pas pour cela qu'ils ont été, leur vie durant, des militants syndicalistes.

Le danger est grand et il est proche. Déjà une grande partie du gros capital, de la bourgeoisie, se rapproche d'eux, tous les puissants qui, pour la circonstance, se disent de gauche,

vienennent les flatter. On les met en garde contre les révolutionnaires qui voudraient encore leur parler d'action prolétarienne, on les leur représente comme des agents d'Hitler. On veut faire d'eux un prolétariat privilégié, sorte de marais entre la bourgeoisie et le peuple. Attention ! camarades, prenez garde, c'est le collier qu'on vous présente avec la pâture ; ceux qu'on veut vous présenter comme des ennemis sont vos frères de classe, les trahisseurs pour vos maîtres ? Serez-vous, tels les affranchis romains, les instruments qui persécutent les esclaves ? Verrons-nous les syndicats puissants exploiter pour eux-mêmes et pour le patronat les « classes inférieures » pour faire régner sur elles l'odieux « talon de fer ». Camarades, il ne faut pas vous laisser tromper. N'abandonnez pas votre solidarité ouvrière. Il y a trop longtemps que les maîtres recrutent dans le peuple leurs flics, leurs curés, leurs adjoints et leurs chiens de garde. Il ne faut plus que la classe ouvrière donne une partie de son élite au capitalisme et élève en son sein ceux qui sont souvent ses pires ennemis. Camarades, n'oubliez jamais qu'avant d'appartenir à une nation vous êtes la classe ouvrière internationale.

M. TIDONE.

L'inévitable écueil serait-il proche ?

Le gouffre aux milliards qu'est la défense nationale n'est pas d'alimentation facile. Impôts, décrets, emprunts, etc., ne peuvent se renouveler à jet continu.

Peut-être reculerait-on le plus possible l'échéance fatale par un tour de vis supplémentaire. Mais, en tout, il faut considérer la fin. Cette fin magnifique poindrait-elle déjà à l'horizon ?

Le ralentissement de quelques usines dans la production n'est-il pas le signe avant-coureur d'un tarissement de la mine d'or ?

Pour ne citer que celles-ci, l'usine Capra met à pied des ouvriers pour un manque de matières premières.

L'usine Kellner, par le renvoi injustifié de plusieurs dizaines d'ouvriers, met à profit les conséquences de cet acte arbitraire pour look-out.

Chez Farman, ne serait-il pas question de réduire les heures de travail, faute également de matières premières ? Quand on pense que la dernière livraison d'appareils ne serait, paraît-il, pas payée, ceci explique tout.

Si je comprends, la matière première serait l'argent. Pour ces gros fabricants, le patriarcat est une marchandise qui ne vaut que suivant que la facture soit réglée, et bien réglée. Dans cette période d'hystérie nationaliste, beaucoup ont l'air de l'avoir oublié.

Etant donnée la situation de la France et des possibilités dont elle dispose, je ne crois pas au manque de matières premières.

On serait l'Allemagne, qui, elle, est tributaire, pour beaucoup de produits, de ses voisins ?

Cette Allemagne qui produit, d'après nos enjeux, un nombre impressionnant d'avions, comment fait-elle ?

Alors, que masque cette pénurie des matières premières ?

Quand on pense que chaque semaine qui s'écoule absorbe la bagatelle d'un milliard (chiffre avoué) pour notre armement, sans être mathématicien, une simple et rapide multiplication donne l'explication sur « les matières premières ».

Mais, attention, métallos ! S'il y a écuvel pour cette économie, qui fonctionnera jusqu'à la moelle, il y a écuvel également pour vous, pour toute la classe ouvrière.

Si, dès maintenant, l'on pratique la réduction des heures, le moment est proche pour la réduction des salaires, car celle-ci est la conséquence logique de la première.

C'est l'éternelle antienne, dont nous serons tous victimes. Pour ne pas chômer, beaucoup trahiront pour de bas salaires, avec une vie chère.

Nous crèverons de faim devant cet amas de matériel inutile, planté là devant nous comme un chef-d'œuvre d'imbécillité, narguant notre misère.

Ce sera le rancun de l'abandon de tout ce qui était notre pour prendre en mains la cause impérialiste que vous ont tendue les mauvais bergers, sous le manteau de l'antifascisme.

Voilà ce que n'aura pu éviter votre ardent patriote et votre collaborateur syndicale, morale et matérielle, en admettant, évidemment, que la guerre ne soit pas venue vous réduire en bouillie.

Par contre, voilà ce qu'aurait pu éviter votre conscience de prolétaires, en restant sur votre propre terrain de classe : celui de l'indépendance et de l'internationalisme. DUBREUIL.

Un effort pour les suppléants s. v. p.

Le Syndicat national s'occupe beaucoup actuellement de la classe exceptionnelle pour les instituteurs. Cela fera l'objet, au prochain congrès de nombreuses interventions. Le traitement des vieux, une retraite supérieure pour ceux qui atteindront à ce maximum ; c'est évidemment fort intéressant, mais il semble qu'il ne faut point, pour cela éduquer complètement la question des jeunes. Il ne faut pas, pour cela, traiter avec désinvolture ceux qui n'ont qu'une pitance maigre et sans supplément : les suppléants.

On ignore trop leur condition exacte et leur misère. Suppléants éventuels, quand cela se trouve — 29 jours depuis octobre comme une camarade que j'ai rencontrée récemment — et doit courir au quatre coins de leur département. Ils n'ont pas le droit au chômage, bien entendu, et ne peuvent entreprendre un travail auxiliaire car ils sont à la disposition de l'administration et doivent se tenir près à rejoindre immédiatement le poste qui leur est attribué. Ils peuvent être radiés de la liste des suppléants du jour au lendemain et sans aucun recours. Pour entrer dans les catégories les plus pauvres, pour examiner et proposer leur candidature à cet examen ils doivent justifier de 200 jours de travail. (Pour la Seine un concours supplémentaire est nécessaire). L'instabilité de leur situation peut donc se prolonger presque indéfiniment.

Comment sont-ils payés pour une besogne aussi mal conditionnée ? Ils touchent une quarantaine de francs par journée de travail. Cette somme leur est payée avec un retard régulier de un mois, mais il faut, chaque fois, attendre plus ou moins longtemps le mandat de paiement qui devrait arriver en principe le 1^{er} du mois est reporté tantôt au 6, au 10, ou au 20. Allez donc établir un budget avec cela. Pour les vacances, une indemnité est allouée (depuis quelques années) au prorata des gains de l'année.

C'est donc pour les camarades qui sont dans une situation lamentable que celle de suppléant et il serait temps que le syndicat exige avec plus d'énergie encore : un travail mieux réparti, un minimum de traitement mensuel fixe et une plus grande régularité dans les paiements. C'est peut-être plus urgent que les modalités d'établissement de la classe exceptionnelle.

T. MARCIEN.

LE COIN DES CHOMEURS

Les lecteurs voudront bien se reporter à mes articles du 11 et du 25 mai dernier concernant le nouveau Code du chômage, articles dans lesquels j'apportais quelques critiques sévères mais mal fondées. Je terminerai en disant cette question : « Reste à faire à l'aide de quelles moyens, de quel contrôle et par quelles procédures le mouchardage sera établi la preuve que des chômeurs sont ou seront sous les coups des décrets dictatoriaux Daladier. Paul Reynaud, Pomaret et Cie afin de leur refuser ou de leur supprimer le secours de chômage. »

Les moyens leur sont fournis par les écoles de rééducation professionnelle.

J'ai dit que dans telle école un ouvrier avait été refusé parce qu'il avait des varices, que par ailleurs on ne pouvait être admis qu'ayant moins de 45 ans d'âge. Voilà donc des motifs tout trouvés pour démontrer ou l'incapacité ou la raison d'âge.

Mais il y a d'autres moyens officiels et plus sévèrement fascistes.

A la suite de ces deux journées de travail à l'œil, le postulant rentre chez lui et reprend le chemin du bureau de pointage armé de sa carte de chômage et d'un vague espoir de retrouver un emploi, car il ne connaît point le résultat de son chronométrage. Et puis on lui a fait faire des choses qu'il n'avait jamais faites.

Enfin il a une petite consolation ; il a donné la preuve qu'il ne demandait qu'à travailler.

Mais hélas ! il a contribué à faire la preuve de son incapacité, car il y a cent chances pour une qu'il n'aura pas obtenu le nombre de points nécessaires pour être déclaré apte.

Et alors, il sera déclassé et mis dans l'obligation d'accepter n'importe quel travail, si dégradant soit-il, et à n'importe quel salaire s'il veut conserver son droit d'inscription au bureau du chômage.

Dans un prochain article je donnerai la description précise et minutieusement vérifiable du travail et des examens accomplis par un chômeur.

A ceux qui auraient encore des illusions sur les décrets-lois contre le chômage.

Tous ces examens sont passés en présence de chronométreurs qui enregistrent le temps passé pour répondre à écrit ou monter, démonter, assembler, faire fonctionner les appareils. Il faut enfin obtenir le nombre de points nécessaires pour être reconnu apte... à quoi ? on ne le dit point.

Après ces deux journées de travail à l'œil, le postulant rentre chez lui et reprend le chemin du bureau de pointage armé de sa carte de chômage et d'un vague espoir de retrouver un emploi, car il ne connaît point le résultat de son chronométrage. Et puis on lui a fait faire des choses qu'il n'avait jamais faites.

Enfin il a une petite consolation ; il a donné la preuve qu'il ne demandait qu'à travailler.

Mais hélas ! il a contribué à faire la preuve de son incapacité, car il y a cent chances pour une qu'il n'aura pas obtenu le nombre de points nécessaires pour être déclaré apte.

Et alors, il sera déclassé et mis dans l'obligation d'accepter n'importe quel travail, si dégradant soit-il, et à n'importe quel salaire s'il veut conserver son droit d'inscription au bureau du chômage.

Dans un prochain article je donnerai la description précise et minutieusement vérifiable du travail et des examens accomplis par un chômeur.

FRANCOIS ROSE.

La Fédération des Fonctionnaires doit-elle disparaître ?

par DELACARE

II

On objectera sans doute que la logique n'est pas tout et que certains faits de l'histoire syndicale pourraient bien expliquer la Fédération des Fonctionnaires dans sa forme actuelle. Sans doute, mais les contingences ne sauraient et ne doivent pas continuer.

La Fédération des Fonctionnaires telle qu'elle se présente, est née d'un chaos syndical, de la rencontre de courants divers, souvent contraires.

Au moment de la scission unitaire la Fédération des Fonctionnaires avait pris une position d'autonomie qu'elle ne conserva pas puisque en 1937 la majorité de ses syndicats rejoignait la C.G.T. tandis que la majorité se maintenait en dehors des deux centrales, dans la Fédération autonome. Cette situation de 1927, devait laisser, à la Fédération regroupée de 1936 cet aspect troublé qui la caractérisa. Nous sommes loin de la Fédération Générale des Fonctionnaires qui